peut considérer comme une des plus brillantes, celle de samedi dernier.

Plusieurs des hauts fonctionnaires de l'Empire et des membres du corps diplomatique qui honoraient la salle de leur présence ont eu lieu d'applaudir aux efforts de la Compagnie.

Parmi les divers artistes qui ont réuni le plus de suffrages, nous citerons Madame Luigia Lombardi Guillaume, pleine de grâce et de légèreté dans les exercices de voltige; Madame G. Cinevacci et Mlle Madeleine Guillaume, qui a déjà reçu de si beaux témoignages de la bienveillance publique.

Le pantomime intitulée, *Madame de Pompadour*, a donné lieu à la jeune Clementina Verri de déployer toute la grâce de son mimisme et de ses pas dans le ballet de la *Gavotte*.

Parmi les hommes, nous citerons avec plaisir les artistes L. Tardini et F. Scipione, remarquables par leur force et leur adresse, et David Guillaume, dont le jeu est plein d'expression dans la scène pantomime du *Marin pendant la bourrasque*.

Les intermèdes burlesques exécutés par les Clowns J. Whittayne et P. Secchi, ont excité l'hilarité générale. Enfin le spectacle a été terminé par une manœuvre équestre dirigée par le directeur en personne et exécutée par MM^mes Giuditta Lombardi Guillaume, Luigia Valerj Guillaume, Luigia Lombardi Guillaume, Mlle Madeleine Guillaume et quatre cavaliers.

Il serait aussi injuste d'oublier le chevaux si parfaitement dressés par M. Guillaume; ce sont : *Mylady*, cheval de haute école; *Superbe*, cheval espagnol, sauteur; *Apollon*, cheval d'école muette; *Cocò*, cheval approbateur.

Que la Compagnie persévère donc dans ses efforts pour mériter la bienveillance du public qui n'oubliera rien pour lui témoigner sa reconnaissance.

Il est à regretter que l'artiste Dallot, gravement indisposé, n'ait pu concourir, par la gaîté de ses plaisanteries, au succès de cette brillante soirée.

— Ces jours derniers, la police s'est emparée de deux individus qui, depuis quelques jours, mettaient à contribution forcée tous ceux qui passaient à un certaine distance du village de San-Stefano. Mal faire ne peut durer, dit le proverbe. Instruite des hauts faits de ces deux industriels, l'autorité avait envoyé sur les lieux quelques-uns de ses agents qui ont changé les rôles : les arrêtans sont devenus les arrêtés. Ils sont dans les prisons de la police où ils auront le temps de réfléchir sur les inconvénients de ne pas respecter suffisamment un des articles du décalogue, qui dit : le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras aucunement.

— En arrivant à Constantinople, le prince Radzivil, envoyé extraordinaire de Russie, est allé se loger dans un hôtel de Péra, où il a été victime d'un vol en argent que l'on porte à 200 ducats. L'auteur de ce vol a été livré à l'autorité compétente, qui a pris les mesures nécessaires pour que justice soit rendue.

— Jeudi dernier, un accident bien malheureux est venu affliger une famille de la rue de Péra. Un enfant de seize mois, étant à la fenêtre, a fait un mouvement en avant, et est tombé dans la rue; on n'a relevé qu'un pauvre petit cadavre : il avait expiré sur le coup.

— Un autre accident non moins malheureux est également arrivé ces jours derniers. Un ancien d'une quarantaine d'années, se disposait à quitter Constantinople pour retourner dans son pays, et y embrasser sa femme et ses enfans qu'il n'avait pas vus depuis longues années. Il avait déjà fait ses préparatifs de départ, et nettoyait un fusil chargé qu'il devait emporter. Au moment où il soufflait dans le tube, le fusil a fait feu, et l'arménien est tombé raide mort.

— Nous avons publié dans un de nos derniers numéros une annonce relative au journal la *Semaine*; mais nous avons omis de dire quelles sont les conditions d'abonnement pour la Turquie :

Le prix de l'abonnement à *la Semaine* pour la Turquie est de 28 francs par an. Pour en faire parvenir le montant, il suffit de s'adresser à la succursale établie à Constantinople par l'Administration des Postes de France, et de faire parvenir, *franco*, un mandat sur la Poste à l'ordre de M. le Directeur de *la Semaine*.

(Correspondances particulières.)

ANDRINOPLE, 7 *septembre*. — Mardi matin, un tartane est arrivé, porteur de la nouvelle qu'Ismaïl pacha était confiné dans son poste de gouverneur-général de Scutari. Grande a été l'allégresse dans toute la ville, aussitôt que cette intéressante nouvelle s'est répandue dans le public. Ismaïl pacha a reçu de nombreuses félicitations et l'on a pu se convaincre que son départ était regretté, et que la continuation de sa présence ici comble les vœux de tout le monde.

Ismaïl pacha, rempli de bonnes intentions, est à même de faire le bonheur des populations qu'il est appelé à gouverner.

On se prépare pour le départ de l'impératrice Eugénie, qui doit avoir lieu vers le 18 ou le 20 de ce mois; déjà les bourjouroulds du pacha aux moulins, et autres chefs ont été expédiés pour leur enjoindre la plus grande vigilance, pour la protection des voyageurs et des marchandises qui se dirigent sur Dgoumgova.

Dans les localités d'Ipsala et Fenas, les voleurs continuent de faire acte de présence.

Cette semaine passée, 4 cavaliers ont arrêté des charretiers venant d'Enos, qu'ils ont complètement dépouillés du peu d'argent qu'ils avaient sur eux : environ 2,000 piastres. L'un deux a été criblé de coups de sabre.

SALONIQUE, 5 *septembre*. — Par la poste ottomane de vendredi dernier, le gouverneur-général de Salonique, Sami-Bekir pacha, reçut l'annonce de son remplacement par Riza pacha. Le nom seul de ce personnage éminent suffit pour faire connaître que dans ce changement, le gouvernement de la Sublime Porte n'avait nullement à se plaindre de l'administration de notre pacha qui fut toujours empreinte de justice, de sagesse et de modération.

Le concert vocal et instrumental de MM. Polani, annoncé comme devant avoir lieu prochainement, a été donné, en effet, dimanche dernier, à l'hôtel toscan *Des Quatre Maures*, sis au quartier franc vis-à-vis du consulat de la République française. Outre les consuls souscripteurs, des négocians respectables du pays faisaient la foule à souscrire et à se trouver à la soirée, dans le but d'être plus plus grande utilité aux chanteurs, par le montant de la souscription. Les deux derniers morceaux surtout furent chantés avec beaucoup de verve et goûtés par l'auditoire. M. et Mme Polani comptent se rendre très prochainement à Constantinople.

De nombreux renseignements sont parvenus ici sur les pirates dont nous avons parlé dans notre dernière correspondance. Les navires assaillis à Panaghia et Kazavitli, ports de Thassos, sont : le brick autrichien, chargeant d'huile pour le compte d'une maison russe de Serrès, *Conte-Gouloy*, capitaine Demetrio Voloïsch, et deux petits bâtimens grecs dont l'un *Tratta* de Chio, et l'autre *Tchermik* de Mételin. Du navire autrichien les pirates enlevèrent au capitaine qui s'est vaillamment défendu et qui de sa chambre blessa d'un coup de feu un pirate à la jaue, 3,200 fl. en papier-monnaie et objets divers; à son équipage, 150 piastres; au second, tasse solde-cargue, 15 mille piastres et sa montre en or; celui-ci imitant le capitaine, se défendit pendant une heure à peu-près, barricadé dans la chambre, les armes à la main; mais à la fin il dut céder contre la force numérique des assaillans voyant qu'aucun secours n'arrivait de la terre que deux marins autrichiens parvinrent à gagner la mer. — De deux petits navires grecs, les bandits enlevèrent pour 32 mille piastres en espèces ou marchandises. Le pillage commença à 4 heures 1/2 de la nuit et finit à 7 heures. A Kazavitli les pirates firent une descente à terre, tuèrent un employé de la douane turque, lui enlevèrent 10 mille piastres; prirent, garrotèrent et noyèrent un individu qui de grèves s'était fait tuer. De là, quelques-uns d'eux débarquèrent à la plage d'Orphano, près de Tch-Ayas (Serres, assaillirent les Salines, prirent à l'inspecteur 3 mille piastres, lui tuèrent un de ses gardes, forcèrent la boutique d'un charcutier et lui prirent 4/m. piastres qu'il avait amassées. Quittant Orphano, les hardis bandits allèrent visiter de nouveau Kavalla et de Thassos le 25 août, où leur nombre fut renforcé du triple. Un détachement de 60 de ceux-ci prit la direction de Mont-Athos, arrive, le même jour à la nuit tombante, à deux heures sur la montagne Paparnikia, il surprit, arrêta, garotta et dévalisa une caravane composée de cent voyageurs destinés pour la Mont-Sainte. Il lui enleva pour plus de 450 mille piastres en argent, en provisions et en marchandises. Au Mont-Athos, il se fait ordinairement une foire pour le mi-août à la grecque, anniversaire de la nativité de la Vierge. Une personne d'une bonne maison de Salonique toute foire à Dgoumgova, qui est une commission, des nouvelles pour la Russie, eut à souffrir une perte de 25 mille piastres en espèce et de 5 autres mille piastres en armes, montres et effets que les pirates lui enlevèrent. Outre les Vélénitza dont on avait d'abord désignée le nom, il y aurait dans la bande, les Tchakolos-Yerisnou père et fils, Nicola Pagona d'Ipsara, Constantinos Psarianos, d'autres individus natifs d'Ipsara, de Zagorra, de la Calamarie, de Thassos, etc.

Il arrive chaque jour sur rade des navires grecs, et les transactions en céréales sont plus actives qu'à l'ordinaire, les vendeurs faisant les prix. Le sésame est payé avec assez de recherche de p. 105 à 108, l'orge à p. 25 et l'avoine à p. 31 les 4 kilos de Constantinople; en mais il ne s'est fait encore aucun traité à livrer ni en seigle non plus.

ATHÈNES, 8 *septembre*. — L'absence de quelques députés en congé et la négligence des autres à assister aux séances de la chambre, n'a pas permis à cette dernière de siéger dans les derniers jours qui viennent de s'écouler. Le sénat, de son côté, prolonge ses débats sur le budget, dans l'intention peut-être de terminer la discussion avec l'année et de ne pas perdre, ainsi, ses appointemens.

Au surplus, l'attention du public est tellement absorbée par les événemens de la Hongrie, que personne ne s'occupe sérieusement des affaires intérieures de la Grèce. Ce calme, rejaillissant sur le corps diplomatique, lui permet de prendre le frais, tout à son aise, sur les bords du Kephissus, de faire des promenades délicieuses et d'y assister à des concerts nocturnes d'autant plus attrayans, que le Roi les honore parfois de sa présence.

On ne parle point de modifications ministérielles, mais ce ne sera qu'au retour de la Reine qu'elles s'accompliront, s'il y a lieu, et l'on assure que S. M. sera ici dans une semaine.

Les nouvelles de l'Acarnanie, relatives à la position de Kitsos, sont satisfaisantes; cependant on est loin d'être à bout de cette tâche difficile.

On lit dans le *Courrier d'Athènes* du 8 septembre :

« Les journaux des îles ioniennes citent un événement déplorable qui a répandu la consternation dans l'île de Céphalonie. Hâtons-nous dire qu'il n'y avait là rien de politique, et que tout se bornait à un acte de brigandage sur une grande échelle.

« Voici le récit qu'on en fait : Le 27 août, dans le canton de Scala, au sud de l'île, plusieurs paysans des environs ayant à leur tête un nommé Théodore Vlachos, après avoir excité les habitans à la révolte et tue un des gendarmes qui y étaient, environnèrent la maison de campagne de M. Nicolos Métaxa Zannatos, riche propriétaire très considéré dans son pays à cause de son honorable caractère et de ses principes libéraux. M. Métaxa s'y était rendu pour surveiller la rentrée de ses récoltes, et avait avec lui son gendre M. Démétrios Loverdo Zouganatos, sa servante et quatre autres domestiques. Les brigands mirent le feu à la maison sans laisser sortir personne, excepté M. Loverdo dont ils s'emparèrent. M. Métaxa entouré par les flammes, ne pouvant s'échapper, a été tué d'un coup de fusil et brûlé avec ses malheureux domestiques. Les brigands, après cet acte d'atrocité, obligèrent M. Loverdo à leur payer 1,500 talaris de rançon et à leur remettre les billets qui constituent leurs dettes envers l'infortuné M. Métaxa. M. Loverdo écrivit à son frère en ville de lui envoyer et l'argent et les papiers, qui furent effectivement remis aux chefs de ces brigands.

« En attendant que l'autorité locale envoyât, le 28, sur les lieux, une cinquantaine de soldats, le pillage et l'incendie ravageaient la contrée, et la foule des brigands augmentait d'instant en instant. Grâce à l'envoi des renforts de Corfou, et à l'activité du Lord Haut Commissaire qui fit proclamer l'état de siège et se rendit en personne à Céphalonie, on espérait que bientôt l'ordre serait rétabli. Déjà la cour martiale était entrée en fonctions, et deux des principaux meneurs, qui avaient été pris les armes à la main, ont été jugés, condamnés à mort et exécutés. »

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

(Paris, 29 août.)

Les discours prononcés en ce moment au congrès de la paix excitent une douce et innocente curiosité. En général, les hommes qui composent cette réunion sont ce qu'on appelle des théoriciens, esprits tant soit peu excentriques et pointus, qui sont sans portée et sans influence dans les assemblées politiques, mais qui remplissent très bien leur tâche dans un congrès philosophique ou littéraire. M. Emile de Girardin et M. Cobden ont fixé l'attention du public réuni dans la salle Ste-Cécile sur des considérations relatives aux armées permanentes. Si on écoutait ces spirituels discours, il n'y aurait en France que la garde nationale pour la défendre à l'intérieur comme à l'extérieur, et l'Angleterre suffirait à ses besoins avec une marine marchande.

En attendant, le Congrès de la Paix a eu incontestablement le mérite de resserrer les liens internationaux que trente ans de paix et les relations commerciales avaient si considérablement développés. Les membres les plus influens du Congrès ont pensé que pour ne pas perdre le fruit de leur réunion, il était bon de lui donner en quelque sorte une organisation permanente qui pût la relier avec les futurs congrès du même genre; en conséquence, il y aura à Paris un comité de la paix, qui correspondra avec des comités semblables institués à Londres, à New-York, à Vienne, à Berlin, etc.

M. Emile de Girardin, dans son discours qu'il a adressé au congrès de la paix, a fait observer que le tiers du revenu général des Etats de l'Europe était absorbé par leur budget militaire, ainsi que cela résulte du relevé suivant :

	Budget général.	Budget militaire.
France,	1,411,000,000	386,000,000
Autriche,	440,000,000	135,000,000
Prusse,	235,000,000	86,947,000
Russie,	452,000,000	195,800,000
Angleterre,	1,585,000,000	234,000,000
Espagne,	195,000,000	54,000,000
Suède,	55,000,000	31,000,000
Naples,	92,000,000	44,000,000
Sardaigne,	77,000,000	31,000,000
Belgique,	99,000,000	29,000,000
Hollande,	93,000,000	26,000,000
Allemagne,	259,000,000	54,000,000
Danemark,	33,000,000	15,000,000
Portugal,	59,000,000	26,000,000

La lettre suivante du président de la République française, a été adressée à une personne en mission officielle à Rome :

« La République française n'a pas envoyé une armée à Rome pour étouffer la liberté italienne, mais au contraire pour la régler et la préserver de ses propres excès, et pour lui donner une base solide en remettant sur le trône Pontifical le prince qui, le premier, s'était placé hardiment à la tête de toutes les réformes utiles. J'apprends avec peine que l'intention bienveillante du Saint-Père, comme notre propre action, restent stériles en présence de passions et d'influences hostiles qui vous demandent pour base à la rentrée du Pape la proscription et la tyrannie.

« Dites bien de ma part au général que dans aucun cas il ne doit permettre, qu'à l'ombre du drapeau tricolore, se commette aucun acte qui puisse dénaturer le caractère de notre intervention.

« Je résume ainsi le pouvoir temporel du Pape : amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. J'ai été personnellement blessé en lisant la proclamation des trois cardinaux où il n'était pas fait mention du nom de la France et des souffrances de nos braves soldats; tout insulte à notre drapeau on à notre uniforme me va droit au cœur. Recommandez au général de bien faire savoir que, si la France ne rend pas ses services, elle exige au moins qu'on lui sache gré de ses sacrifices et de ses abnégations.

« Lorsque nos armées firent le tour de l'Europe, elles laissèrent partout, comme trace de leur passage, la destruction des abus de la féodalité et les germes de la liberté; il ne sera pas dit qu'en 1849, une armée française ait pu agir dans un autre sens, et amener d'autres résultats.

« Prix le général de remercier en mon nom l'armée de sa noble conduite; j'ai appris avec peine que, physiquement même, elle n'était pas traitée comme elle méritait de l'être, et j'espère qu'il fera sur le champ cesser cet état de choses. Rien ne doit être ménagé pour établir nettement nos droits.

« Paris, 18 août 1849. »

Les journaux français publient les deux documens suivans dont nous leur laissons la responsabilité :

ROBSUTH A LA NATION !

Après les malheureuses batailles que notre peuple a perdues dans les derniers jours, par la volonté de Dieu, il ne nous reste plus d'espoir de pouvoir continuer avec quelque chance de succès la lutte entreprise pour notre défense contre les forces réunies des Russes et des Autrichiens.

Dans ces circonstances, le salut de la nation ne peut dépendre que des chefs qui sont à la tête de l'armée, et, selon mon intime conviction, le gouvernement actuel est devenu, non-seulement inutile, mais la continuation de son existence pourrait nuire à notre patrie. J'informe donc la nation, qu'animé des sentimens du pur patriotisme et de l'amour qu'il voue à la patrie toutes mes démarches et ma vie entière, je me retire du gouvernement, au nom de tout le ministère, et je revêts de l'autorité civile et militaire le général Arthur Gorgey, pour aussi longtemps que le peuple, en vertu de son droit, n'en aura pas disposé autrement.

Je compte qu'il emploiera cette autorité, suivant ses forces, au salut de l'indépendance politique et nationale de notre malheureuse patrie, et je le fais responsable devant Dieu, la nation et l'histoire. Qu'il aime sa patrie avec autant de dé-

---

voulu vous faire. D'ordinaire, c'était vous qui venaiez le samedi soir à Saint-Mandé, me consacrant cette belle journée du dimanche que vous dérobiez aux affaires; mais depuis 3 semaines, plus absorbé que jamais sans doute par vos vilaines spéculations, vous m'avez privé de ce bonheur. Ai-je eu tort de venir le chercher ?...

Et, en disant ces mots avec une adorable coquetterie, elle lui tendit sa main qu'il avait abandonnée et qu'il effleura à peine de ses doigts.

— Mon Dieu ! dit-il avec un embarras facile à expliquer, je suis sans doute enchanté de vous voir, ma chère amie... mais ce soir précisément.... j'attendais...

— Un client peut-être?... Eh bien ! vous le renverrez ici s'il vient ; il ne fallait que prévenir votre valet de chambre...

— Non... non... c'est inutile... Il sait que vous êtes là, et si ce client arrive, il lui dira de revenir un autre jour.

— Ne sera-ce pas une politesse ?

— Nullement... c'est un ami. Mais permettez, je vais dire à Christophe...

— Ne vous dérangez pas, mon ami; j'avais pris sur moi de prévenir votre valet de chambre. Si quelqu'un vient, il prendra d'abord vos ordres.

Derville, ne voyant aucun moyen de sortir sous un prétexte raisonnable, retourna prendre place sur une causeuse, et, le cœur plein de rage, se mit à contempler sa femme en proie à une lutte de colère sourde. Marie, debout devant une des immenses glaces, venait d'ôter son chapeau, et ses doigts vosys, effilés et diaphanes refirent avec une grâce charmante les longues boucles de sa riche et noire chevelure. Puis elle enleva sa mantille, qui laissa à découvert ses magnifiques épaules, sa taille souple, cambrée, et son élégante parure, si admirablement composée pour faire ressortir tous ses charmes.

Marie se rapprocha en disant:

— Savez-vous, mon ami, que ce boudoir est vraiment enchanteur ? Vous l'avez complètement renouvelé, et je vous recevrai vos clients dans ce paradis, je ne m'étonne plus de la multiplicité de vos affaires.

— Elle est vraiment bien jolie, ma femme, pensa Derville; mais Alice ! ... quelle différence !

Hélas ! Alice était peut-être moins belle, mais c'était une maîtresse désirée, et Marie, depuis deux ans, était sa femme.

Cependant elle prit place sur la causeuse près de son village époux; elle étendit sur un coussin ses pieds adorablement petits et que Derville ne put encore s'empêcher d'admirer.

— Voyons, monsieur, dit la jeune femme avec un sourire enchanteur, que faites-vous ainsi toujours loin de moi ?

— Mon bonheur et demie ! pensa Derville, dont le regard inquiet interrograit souvent la pendule; tasse le ciel qu'elle ne vienne pas !

— Eh bien ! vous ne me répondez pas; à quoi pensez-vous donc ?

— Ah ! pardon, ma chère amie ; je suis toujours si distrait... Vous me demandiez...

— Ce que vous faites ainsi loin de moi.

— Mon Dieu ! vous le savez.... ces affaire des banque ... nuit et jour occupé..... Mais c'est à vous qu'il faut demander comment vous passez votre temps.

— Moi j'ai commencé par m'ennuyer, quand il m'a été démontré que vous ne viendrez que très tard, mais, au moment où le découragement allait s'emparer de moi, mon cousin, ce pauvre Alfred, si bon, si dévoué, a pris à tâche de me distraire.

— Comment?... Alfred !

— Oui, mon ami, et si réellement vous avez quelque affection pour moi, vous lui serez profondément reconnaissant de ses soins touchans. Croirez-vous que, tous les jours, il quittait Paris et venait à cheval, ventre-à-terre, jusqu'à St-Mandé?

— En vérité ? dit Derville qui n'interrogeait plus la pendule.

— De mon balcon je le voyais accourir. Il arrivait tout couvert de poussière, venait se mettre à genoux devant moi, et j'essuyais avec mon mouchoir son front baigné de sueur.

— C'était charmant... dit Derville avec un sourire contraint et impoli, et j'étais loin de vous soupçonner... des distractions aussi vives... moi qui croyais devoir vous plaindre.

— Eh bien, mon ami, vous aviez tort, et vous êtes trop bon. Habituellement, Alfred arrivait à onze heures ou midi. Quand il faisait beau, nous allions sous les grands marronniers du parc, là où le jour et le soleil pénètrent à peine. C'était de joyeuses causeries; ou bien je chantais pour récompenser, ou bien j'étalais une lecture à haute voix. Nous avons lu ainsi tout George Sand.

— Eh quoi, madame !...

— Ses romans ont tant intéressé! Valentine Indiana, si malheureuses en ménage, et si dévouées dans leurs amours ! Et Jacques, ce mari qui porte si loin l'abnégation ! Ah ! voilà des ces hommes très rares à trouver !...

— Très rare, en effet, ma chère amie, et j'avoue que j'aurais préféré pour vous une autre lecture.

— Dame ! mon ami, vous n'étiez pas là; je ne pouvais vous consulter.

— C'est vrai, murmura Dreville en essuyant la sueur froide qui mouillait son front. Continuez, Marie, le récit de votre vie m'intéresse beaucoup.

— La lettre ou les chant finis, Alfred m'offrait son bras, nous retournions à la maison, nous dînions en tête à tête, rient comme deux enfants; et le soir.

— Comment ! il restait encore le soir !...

— Souvent. Les soirées étaient longues ! et quand on est toujours seule, cela et si triste !... C'est moi qui insistais pour qu'Alfred restât.

— C'est juste, reprit Derville avec effort, et cela dure...

— Depuis un mois, sans que ce pauvre Alfred se soit lassé un seul jour. Et si vous savez les bonnes heures que nous avons passées enchantées, les douces causeries !... car ce cher Alfred a un excellent cœur et beaucoup d'esprit.. Enfin, les instans passaient si vite que j'en avais comme un remord..

— Comment?

— Oui, j'étais heureuse, et je songeais, malgré moi, que dans ces moments, esclave enchaînée par vos affaires, vous pâlissez sur vos livres en partie double, sur vos longues colonnes de chiffres, dont la seule vue me ferait frémir. Je pensais à vos soirées, qui pouvaient être si tristes, j'en jugeais par mon passé, par ma joie du présent, par le battement de mon cœur quand, vers le soir, ce pauvre Alfred bondir sur son magnifique cheval pour arriver plus tôt.

— Allons, pensa Derville, sa cauleur m'a sauvé jusqu'à ce jour, mais quelle leçon !

Et il contempla sa femme en se disant encore :

— C'est crime ! cette jolie femme un ange ; je n'ai rien vu de plus gracieux, voyez de loin Alfred. Le petit Alfred doit en être amoureux fou... Et moi... stupide ! qui abandonnes un pareil trésor !

— A quoi pensez-vous donc, mon ami, demanda Marie avec une trompeuse naïveté et pour quoi ne regardez vous ainsi ?

— Rien... rien... je pensais... Mais comment se fait-il, reprit Derville avec un peu d'amertume, que vous ayez sacrifié cette soirée et la journée de demain ?

— C'est une suite de mes remords, dit Marie avec son adorable sourire. Aujourd hui Alfred était pres de moi.... il lisait. Tout-à-coup il abandonne son livre, prit ma main et me dit : — Ah ! ma cousine, une année de cette douce intimité de cette solitude, de cette vie du cœur, et puis mourir... voilà mon rêve !

— Oui ! pensa Derville, il est plus que temps.

— A ce moment, je pensai à vous, continua, Marie, et je voulus vous donner votre part de ce bonheur qu'Alfred comprend si bien. J'ai ordonné d'atteler. Mon pauvre cousin était stupéfait; mais, pour le consoler, je lui ai dit : « Vouloir du bonheur pour nous seuls, c'est de l'égoïsme. Autrefois, mon mari me consacrait la journée du dimanche ; il a dû renoncer à ce plaisir. C'est à moi d'aller le lui rendre. Mais lundi je serai de retour, et nous reprendrons cette vie si douce. »

— Et moi, madame, je ne veux plus que vous retourniez à St-Mandé.

— Comment?

— Je ne veux plus !... Je ne veux pas que tu me quittes désormais, ma bien-aimée Marie, reprit Derville avec amour, en pensant combien son emportement était mal-adroit. Et moi aussi, ajouta-t-il en passant son bras autour de la taille de sa femme, j'étais bien malheureux loin de toi ! Je me disais : « Si ma femme m'aimait comme je l'aime, consentirait-elle à rester ainsi séparée de moi ? Ne serait-elle pas un peu le sacrifice de ses goûts à mon bonheur ?

— A ton bonheur !... Vois ce qui arrive faute de s'entendre ; j'étais si loin de penser, moi, que j'étais nécessaire à ce bonheur !

— Pouvais-tu en douter ?... Mais désormais tu ne me quitteras plus ?

— Jamais. Nous vous ens-nble dans le monde, car tu m'aimes. Je tâcherai d'y réussir, rien que pour te faire honneur. Je veux que l'on m'admire, que l'on m'aime, pour te paraître plus belle et plus digne de ton amour.

— Qui donc résisterait au charme qui est en toi, Marie !...

— Aimé, adieu la solitude !

— Adieu à la tristesse, si tu m'aimes encore, car j'ai de grands torts à me faire pardonner.

— Tais-toi ; ne suis-je pas bien coupable aussi, moi ?

— Je t'ai sacrifié à... mes nombreuses affaires.

— Moi, je n'ai-je pas su te les faire oublier. Mais cela n'arrivera plus, et nous voici réunis pour toujours. Maintenant monsieur, je viens vous demander à souper, car pour arriver plus vite, j'ai oublié de dîner.

— Nous soupernons ici ; je vais sonner Christophe.

Le valet de chambre parut et s'arrêta stupéfait sur le seuil, en balbutiant :

— C'est madame !

— Qu'avez-vous donc, Cristophe, et qui croyez-vous avoir introduit?

— Une cliente, ma chère amie, une vielle dame qui devait venir placer des fonds chez moi... Christophe, madame meurt de faim ; faites-nous servir à souper ici.

— Oui, monsieur.

Et Christophe sortit tout étonné de voir son maître en tête à tête conjugal quand il le croyait en bonne fortune.

Pour la première fois depuis bien longtemps, les deux époux s'assirent l'un près de l'autre et restèrent longtemps les mains serrées. Derville ne se lassait pas d'admirer sa jolie compagne et de s'émerveiller en lui-même de ses négligences qui avaient failli lui être si fatales.

— Ne m'avais tu pas parlé, demanda l'impitoyable Marie, d'une nouvelle connaissance que tu avais faite, un diplomate, M. de Bertigny, je crois?

Derville se troubla d'abord, mais il se remit promptement.

— M. de Bertigny est presque toujours absent, et quant à sa femme... que je connais peu, je ne te conseille pas de chercher à la voir; elle ne te convendrait pas le moins du monde.

— Je voulais aussi te parler de ton cousin Alfred, un charmant garçon que j'aime beaucoup, et à qui je veux du bien ... Je me charge de son avenir.

— Comment cela ?

— Je suis bien avec le Ministre ; demain je lui parlerai de notre pupille. Dans huit jours il partira pour l'Italie comme secrétaire d'ambassade.

Ah ! le pauvre enfant aime tant Paris ! dit négligemment Marie; ce sera dommage.

— C'est possible, dit Derville d'un ton sec, mais ce a est nécessaire pour lui.

Un mari jaloux peut encore amoureux. Marie se sentit réellement heureuse. Ce fut une délicieuse soirée que celle-ci; ce fut l'aurore d'un grand bonheur.

Depuis ce jour, en effet, Marie ne revit pas son cousin qu'elle oublia facilement; elle ne retourna plus seule à Saint-Mandé. Derville, de son côté, aimable et empressé, eut beaucoup moins d'affaires. Il avait enfin compris que l'trésor il possédait, et il sut en jouir et le garder, en l'entourant de séductions, de bonheur et d'amour.

MME CLÉMENCE LAUPIE.